

La découverte d'un père

Ce Gavot¹, « la race après les cochons », est fier de l'être, comme le disait si souvent mon père : « On monte à Montselgues pour manger un *cousina*² ! », la fameuse soupe de châtaignes qui était un plat principal à chaque repas car la nourriture n'était pas abondante faute de moyens. Le petit Marcel a grandi entre les départements de la Lozère et de l'Ardèche. Son quotidien n'avait rien de drôle mais il s'en accommodait, l'argent ne coulait pas à flots, chaque centime comptait, car les maigres revenus que mon grand-père apportait dans le foyer étaient très insuffisants pour nourrir une famille de douze enfants. Certains ne sont pas arrivés à leur majorité, faute de soins, à cause des maladies, telles la méningite, la tuberculose, la poliomyélite. Les accouchements à la maison étaient pénibles pour la parturiente, d'autant plus qu'au retour de couches elle risquait à nouveau d'être enceinte ; la contraception était inexistante à cette époque-là. Marcel était malheureux de voir ses parents ainsi. Sa maman se débrouillait pour que chaque enfant puisse être habillé correctement, les vêtements passaient de l'un à l'autre, et quand ils partaient à l'école ils avaient en guise de cartable un sac confectionné par ma grand-mère avec des *boges*³ récupérées, quand le sac de pommes de terre était vide. Mon père a poursuivi sa scolarité jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il a passé son certificat d'études primaires aux Vans et l'a réussi avec mention. Durant cette même période, il a appris à monter sur un vélo chez ma grand-tante Marie qui, pour le récompenser de son succès, l'a gardé une quinzaine de jours.

« Il aurait pu poursuivre encore, il peut avoir les bourses d'études », dit son instituteur ! Mais il n'y avait pas d'allocations familiales à cette époque, pas assez d'argent donc Marcel fut mis au travail

¹ Paysan des hautes-Cévennes, Ardèche-Lozérienne.

² Soupe de châtaignes.

³ Sac en toile de jute.

très jeune, il se retrouva chez un paysan à Maisonneuve en apprentissage pendant deux ans dans L'Ardèche. Son patron n'avait aucune pitié et quand il se retrouvait dans sa chambre il se mettait à pleurer tellement la situation était dure, il comprenait qu'il fallait travailler au-delà de ses limites. Puis à l'âge de dix-sept ans, il travailla à Saint-Sauveur-de-Cruzières, pour un métayer. Cela lui permettait de recevoir un quart de la production de vin et un quart de la récolte des céréales. De plus il s'est fait un complément d'argent de poche en taillant les vignes et en piochant leurs pieds pendant trois ans. Entretemps il est parti faire son service militaire en Haute-Saône pendant neuf mois et autant en Allemagne ; il a sacrifié dix-huit mois de sa vie pour la France. Cette période était mémorable et quand on lui demandait s'il était fils unique, il répondait « Oui, avec cinq sœurs ». Cette plaisanterie faisait rire ses collègues de régiment avec lesquels il tissa des liens très forts. À vingt et un ans, mon papa s'est installé au Moulinet, sur la commune de Saint-Ambroix. Il acheta une moto, il faut dire qu'à Chamier, un petit hameau sur la commune de Montselgues, Marcel faisait partie de la jeunesse chrétienne en moto, jouait « au ballon », avait gagné deux coupes Gard-Lozère, allait au cinéma, lisait beaucoup : *Le pèlerin*, *Fripounet*, *L'auberge de Peyrebeille* dite « l'Auberge rouge ». Il avait gagné des concours de rédactions dans lesquelles il excellait. Il savait très bien tout raconter et arrivait à nous transporter par son talent : nous voyageons avec lui !

Ses parents n'arrivaient pas à joindre les deux bouts, les aînés étaient mis à contribution pour aider le reste de la famille.

L'existence de Marcel était jalonnée de beaucoup de travail et peu de sorties, deux à trois fois dans le mois ; en cela, Marcel était privilégié. L'argent que lui et sa sœur aînée Josette gagnaient était donné à mes grands-parents qui s'en servaient pour améliorer leur quotidien bien morose. Mes grands-parents auraient voulu que leur fils passe le concours de la Poste, mais mon père aimait le travail de la terre. Cela ne l'empêchait pas de souffrir de cette vie rudimentaire mais il serrait les dents, il n'avait pas le choix. Toujours dehors, il devait aussi bien supporter la canicule des étés que la rigueur des hivers. Il avait quelques astuces : il mettait du papier journal pour couper le froid, car les habits qu'il portait n'étaient pas toujours

adaptés à la saison. Sa seule paire de chaussures était des sabots en bois qu'il aurait dû porter longtemps mais qu'il ne respectait pas suffisamment, selon ses parents, car il n'hésitait pas à sauter dans l'eau sans les quitter. Il souffrait en silence de cette vie, jamais il ne se plaignait de quoi que ce soit, comme s'il portait sa croix. Il s'était forgé un caractère dur qui faisait de lui un homme exemplaire et courageux devant les épreuves de la vie qu'il gérait avec une âme de battant. Quand on regardait ses mains, on pouvait voir le dur labeur que celles-ci avaient enduré et subi. À côté de cela mon papa était très expressif, un regard perçant qui nous pénétrait au plus profond de nous, tant il arrivait à lire dans les yeux des autres, comme s'il était psychologue. Il aimait que l'on comprenne vite et n'expliquait qu'une seule fois. Sa vision de la vie était la famille, il s'accrochait comme les racines d'un chêne et très souvent il parlait de son village de Montselgues, comme si c'était l'unique commune de France, qu'il évoquait toujours avec beaucoup de nostalgie. Il avait encore à la bouche le goût de son *cousina* qui était une soupe royale à cette époque. Sa manière de parler me surprenait toujours, son tutoiement était quelque chose de normal, cette ouverture vers les autres était quotidienne, il aimait le monde, s'intéressait à toutes les conversations. Avec son air bourru, il se permettait d'aborder à sa façon un peu rustre tous les sujets et cela l'amusait. Parfois il vexait certaines personnes qui ne lui en voulaient pas et revenaient très vite vers mon père car son franc-parler au final était accepté. Mon papa était un homme qui avait une certaine prestance, toujours élégant, il savait se mettre en avant, non pas pour se vendre, mais plutôt pour partager ce qu'il aimait de la vie.

Ça peut paraître paradoxal de parler ainsi. Il avait fait un atout de sa jeunesse de galère, de ses journées consacrées au travail mais il savait apprécier les bons moments : repas de famille, veillées entre voisins, fêtes locales, séances de cinéma. Il a réussi à nous transmettre, à nous ses enfants, cette force de caractère, cette volonté d'avancer, de se battre. Il a fait un atout de cette énergie qu'il gardait précieusement et utilisait à bon escient. Pour moi c'était le patriarche, un papa qui a su inculquer des valeurs et vivre tout simplement. Il connaissait tout son petit monde, cela agaçait et

dérangeait quelques membres de la famille, mais ça ne changeait rien à sa manière de poursuivre ses projets. Sa préoccupation principale était le travail pour gagner suffisamment d'argent qui permettait à la famille qu'il avait fondée de vivre dignement. C'était sa priorité tellement il avait été marqué par la vie. Il savait reconnaître ce bien-être pour son entourage, il se « dépatouillait⁴ » pour sa famille, sachant se priver de repos. Satisfaire sa famille était essentiel pour lui qui avait connu la misère qui l'accompagnait le jour et la nuit. L'incertitude était très présente, mais sa ténacité a transformé mon papa en un ange gardien, une bonne étoile dont il a su préserver l'évolution toujours du bon côté. Il avait ses paroles qui résonnent encore dans ma tête : « Appétit à table, appétit au travail », cela pouvait choquer certaines personnes, mais il savait de quoi il parlait. Cet homme-là n'était pas un tendre, mais il faisait toujours la part des choses, arrondissait les angles comme un médiateur. Très vite il a su nous donner cette indépendance pour nous apprendre à nous débrouiller seuls. Il nous rebattait les oreilles souvent, à croire qu'il voulait que nous, ses enfants, connaissions une vie différente, et surtout meilleure.

Marcel préparait toujours son terrain et aimait savoir où il allait, surtout quand il avait de nouveaux projets, un peu comme un chef d'entreprise. Chaque denier investi était calculé d'avance, il savait faire face aux imprévus grâce à son sens de l'organisation. Il ne lâchait rien tant qu'il n'était pas satisfait des résultats. Tout peut sembler un peu gros, mais mon père était très dur en affaires. Mais derrière cette image, mon papa avait beaucoup de cœur et même parfois au fond de moi je me suis demandé s'il n'avait pas une part de sensibilité !

Son enfance difficile, son rôle de soutien de famille quand mon grand-père était bien malade, et au final c'était mon père qui faisait marcher la propriété et travaillait chez Gard – une importante usine qui fabriquait du matériel agricole à Potelières – en tant que métallurgiste et il était également délégué du personnel. Malgré ses interminables journées, il ne laissait rien paraître. Certes la fatigue

⁴ Se débrouiller.

était présente mais il ne disait rien. Quand le repas était terminé, il s'installait dans le canapé et je venais près de lui pour discuter quelques instants avant de me coucher. Ce moment de complicité me faisait du bien, car à travers mon père j'apprenais la vraie vie, et comme il me disait : « Les amourettes, c'est sur les magazines *Nous Deux* qu'elles se passent. » Sur le coup, cela me faisait sourire et je compris bien plus tard car toutes ces anecdotes m'ont suivie, m'habitent encore et me rapprochent davantage de mon papa. Sa présence m'accompagne tous les jours et cela me donne la force d'avancer et de faire de ma vie de belles choses tout en gardant l'indépendance que Marcel m'a transmise. Quand il évoquait ses souvenirs de jeunesse, il ne faisait aucune erreur, comme un livre qu'il connaissait par cœur. Et j'étais tout ébahie, je l'écoutais pendant des heures et je lui dis :

« Papa, tu es un homme trop fort ! »

Et toujours avec ce regard perçant et un sourire du coin des lèvres, il me répondait :

« Tout est dans la tête, ce n'est pas une histoire de force mais juste de bon sens !

— Mais papa ce n'est pas simple.

— Tu crois qu'on m'a apporté tout sur un plateau d'argent ? La vraie vie il faut se battre et en vouloir ! »

Je compris assez vite les épreuves de la vie, pas besoin de dessins. J'avancerais dans ce monde d'adultes à tâtons avec appréhension et je m'attachais à mon père, de peur de prendre mon envol.

Cette philosophie qu'il m'enseignait était une page de leçon de vie. Donc on s'appliquait avec mon frère et ma sœur à suivre le chemin de notre père différemment, et cela nous rendait fiers des actes qu'on accomplissait et prouvait à notre père que nous pouvions être indépendants. Ce papa qui était timide plus jeune a grandi et a dépassé ses limites, il était attentionné envers ses sœurs et aidait beaucoup mamie Madeleine dans les tâches quotidiennes. Ses sœurs lui rendaient bien, quand Marcel sortait il était tiré à quatre épingle, il était chouchouté ; il faut dire qu'il était le seul garçon au milieu de cinq sœurs, il ne pouvait que s'en réjouir. Tout cela le rendait heureux, car il était un roi en quelque sorte, sans

palais, sans richesse mais peu importe. La sueur de son front, la fatigue et parfois la douleur des gros travaux n'altérait en rien sa détermination à faire seul les choses dont il était si fier :

« Si tu veux que les choses soient faites, fais-les, au moins tu seras sûr qu'elles se feront comme tu veux. »

« On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même. »

De tels propos ne pouvaient que nous faire réfléchir, mais une question nous traversait l'esprit : « Sommes-nous à la hauteur ? »

C'était une autre paire de manches ! Mais notre père avait un petit sourire au coin des lèvres qui en disait beaucoup... alors nous attendions ses paroles qui étaient rapides et brèves, nous comprenions que cela l'agaçait, alors nous reprenions nos occupations sans dire un mot. Il ne s'apitoyait jamais sur les personnes, certainement à cause de son passé rude qu'il évoquait seulement quand nous – ses enfants – le faisons sortir de ses gonds. Et nous entendions des noms d'oiseaux en patois, qui semblaient du chinois pour nous et que nous avions du mal à les redire. Cela nous faisait rire mais pas longtemps car la patience de notre papa avait des limites.

Loin de tout ça, l'investissement personnel de cet homme-là était magique par ce qu'il accomplissait, on savait qu'il menait tout de A à Z : c'était sa philosophie de donner toujours le meilleur de lui, et il nous donnait l'envie d'avancer dans la vie et de nous battre pour nos propres convictions.

Je grandissais et je découvrais un père dont la vie m'a transportée, m'a aidée, m'a tirée toujours vers le haut, et surtout m'a appris à être déterminée face au destin que j'aurai choisi. On peut penser que ce ne sont que des mots qui semblent sortis d'une pièce de théâtre, on fait erreur ! Car Marcel avait des buts dans la vie, il avançait sans se retourner, bien que parfois la nostalgie de sa vie passée venait le titiller dans son quotidien plus confortable. Il n'oubliait jamais ses atouts, il en faisait un point honneur qu'il utilisait comme un modèle qu'il duplique...

L'envers de la vie de Marcel

Une vie totalement dans la misère, dans laquelle papa a su trouver une place qu'il n'a pas choisie. Mais derrière ce tableau il découvre un certain apaisement qui se crée, comme une image dont il fabrique chaque personnage, chaque situation, afin de se dire que cela n'a pas existé, et une façon de repousser cette pauvreté, la famine, la souffrance, le manque de confort, la dureté qui a fait de lui un homme usé intérieurement et extérieurement. Tout cela il ne le cache pas, bien contraire, il le partage avec sa sœur Josette, les deux aînés de cette tribu, et aussi bien plus tard avec nous ses enfants. Là ça devient une vraie révélation, comme une histoire qu'on découvre tout le long de son récit tellement c'est dit avec le cœur, et on sent que cela vient de ses tripes. Ce passé est palpable, touchant et plein d'émotion ; ses ressentis je les ai eus dès sa première parole. Le vécu de papa est la déchirure de sa vie mais il a su mettre un peu de poésie et mener sa barque toujours dans l'idée de se battre pour ses convictions religieuses, pour sa famille très unie qui sont le noyau et dans lesquelles il puise sa force, un peu comme une batterie qu'on recharge quand on en a besoin !

Et quand je lui parlais, il trouvait toujours les mots justes et jamais il ne se voilait la face, il prenait le taureau par les cornes et agissait en son âme et conscience, sans se retourner. Certes la description de mon papa est magique, surprenante, riche et dure, mais finalement je suis heureuse d'avoir un papa ainsi parce que c'est un homme courageux et jamais il n'a baissé les bras ; il savait retrousser ses manches et comme par enchantement toutes les situations devenaient claires, limpides comme une eau de source où il venait se désaltérer pour rafraîchir son corps fatigué.

Marcel vivait avec son temps ; le modernisme était quelque chose qui ne le préoccupait pas plus que ça. Sa priorité était d'avoir une maison avec le confort. Il a réalisé son souhait grâce à son père qui

lui a donné un terrain, tous deux ont largement participé au chantier. Mes parents étaient fiers d'avoir un « chez-soi », un toit qui ne les obligeait plus à mettre des bassines lors de fortes pluies, un intérieur avec les commodités sanitaires, ça c'est un vrai luxe ! Car se laver c'était toute une organisation et les W.-C. étaient à l'extérieur de la bâtisse, et en ce qui concerne le mobilier, sa famille se contentait du strict nécessaire, très souvent c'était de la récupération bricolée avec les moyens du bord. De même pour les fenêtres, quand une vitre était cassée, celle-ci était remplacée par du carton, alors le froid glacial d'hiver envahissait la maisonnette où les courants d'air étaient nombreux et le chauffage devenait presque inexistant. Marcel et Henriette avaient leur « château » au crépi bleu ciel, les volets en bois couleur chêne, cela était un véritable bonheur ; l'aide de la famille a su donner une âme à cette maison dans laquelle il faisait bon vivre. Et une autre page de la vie de mon père commençait avec notre mère dont le parcours de jeunesse n'avait rien d'élogieux, surtout quand on est une enfant battue par son beau-père, abandonnée par sa propre mère et qu'on se retrouve à l'orphelinat. Tous les malheurs de papa et maman en ont fait un couple fusionnel, fort, ils marchaient main dans la main, ça c'est formidable !

Quand je repense à tous ces souvenirs, à mes parents qui sont partis rejoindre le paradis bien mérité, je ne peux m'empêcher de verser quelques larmes tellement ils me manquent au quotidien. Mais la voix de mon père reste imprégnée dans ma tête ; ses mots, ses phrases, ses coups de gueule, son sourire, son regard ne me quittent pas et d'une certaine façon me dictent le chemin à prendre afin d'éviter les obstacles de ma propre vie. La sensation de me sentir seule est frustrante et je ressens une certaine amertume que je ne peux pas combler. Papa tenait une telle place dans la famille que maman, devenue veuve, plus réservée et discrète, n'a pas su compenser. J'ai mieux découvert maman après son décès à travers les témoignages de mon frère qui a vécu avec elle jusqu'à ses derniers jours. C'est bizarre de se dire qu'on n'a pas su profiter davantage des belles choses de la vie, toutes les deux !

C'est l'envers du décor, une vie construite, une autre qui se termine pour laisser un héritage d'une valeur inestimable ; les valeurs

sont un immense cadeau que notre papa nous a laissé en nous éduquant et que l'on n'oublie pas.

Marcel durant toute sa vie a accompli des prouesses, sans attendre de l'aide des autres, parce qu'il était ainsi. Certes il était critiqué mais peu importe, il marchait la tête haute et savait affronter ses adversaires droit dans les yeux ; cela déstabilisait très vite son interlocuteur car papa avait des arguments de taille, chaque détail était minutieusement étudié et presque chaque fois il avait gain de cause. Tout ça semble être des puzzles, dont mon père a trouvé les pièces pour façonner sa vie comme il le souhaitait. Le temps, la volonté et l'ambition ont été des alliés qui ont contribué à ce qu'il est devenu, les montagnes il les a franchies seul, c'était sa grande fierté.

Le Gavot, l'Ardéchois savait nous entraîner dans sa chère montagne dont le paysage était splendide, mais bien trop retirée aux yeux de maman. Marcel avait besoin de retourner à Montselgues où étaient ses racines, chaque endroit qu'il nous faisait découvrir était un spectacle par la manière dont il revivait ses périodes de galère et devenait un moment de partage comme si on avait vécu avec lui, nous ses enfants, étions transportés dans le temps et l'espace. Nos parents s'installaient dans une chaise longue et quand je les regardais, je voyais sur leurs visages un apaisement et le plaisir de savourer la vie, chaque page de leur histoire respective les avait rendus plus forts, solidaires et ils s'aimaient profondément. Ce décor, ces vies si différentes en ont fait des personnages extraordinaires, et parfois envoûtants. La générosité de leurs actes était royale dans tous les sens du terme. Tout était décidé avec leur consentement mutuel sans aucune arrière-pensée. À l'époque des hippies, l'amour n'était pas aussi idéalisé qu'aujourd'hui, mais présent. Nos parents étaient discrets sur leur vie amoureuse et sexuelle. Ils n'abordaient jamais le sujet, cela ne m'inquiétait pas quand j'étais enfant mais bien plus tard « quand je suis devenue jeune fille », comme disait maman.

Des questions, j'en ai posé beaucoup et les réponses étaient très courtes et vagues, comme s'il fallait que je découvre les choses par moi-même. Je l'ai vécu assez mal car cette période était inconnue pour moi et je l'ai abordée avec mes camarades de classe. C'était tellement compliqué pour moi que j'en ai pleuré et puis j'ai compris

que ma vie changeait grâce à un cours d'éducation sexuelle, cela m'a apporté de vraies réponses qui me soulageaient. Mais je m'interrogeais : « Pourquoi maman, ne m'as-tu pas dit les choses ? »

Et là il y avait un blanc, un silence, nos regards les yeux dans les yeux dans lesquels prenaient naissance des larmes qui s'écoulaient sur les joues de ma mère qui ne pouvait pas me répondre car personne ne lui avait expliqué. Alors je me résignais à grandir ainsi, à apprendre seule à affronter mes soucis de femme, je n'avais pas vraiment le choix. Je me confiais donc à papa et là son côté très humain était si présent que les mots, les phrases me mettaient sur un nuage, m'enveloppaient d'une protection, me satisfaisaient et m'aidaient à être forte pour que la honte soit passagère et que ma vie de femme puisse être épanouie malgré le manque d'informations. Le monde fermé de maman m'avait laissée dans l'ignorance, celui plus ouvert de papa, comme sa vie, m'a apporté des réponses que j'aurais préféré entendre de la bouche de ma mère. Cela m'avait déstabilisée mais au final j'avais accepté car c'était la seule solution qui s'imposait à moi, cela n'a pas été marrant !

J'ai découvert au fil de la vie des éléments, des situations, des vérités que j'ignorais, j'ai fait avec, et là je me suis aperçue de certaines erreurs sans que je puisse changer l'évolution des faits.

Cette impression que j'ai de vivre à l'envers du monde est si présent que je veux la chasser de mon esprit et vivre normalement. Marcel avait ce même ressenti dans sa tendre jeunesse, mais papa s'en est servi comme d'une bouée de sauvetage dont lui seul avait la clef pour mener sa propre vie.

Cela est ambigu dans les propos que je raconte mais chaque être a une personnalité différente face aux situations. Humain, donner sa chemise, se priver pour les autres, partager, tout cela était des qualités que notre père avait, et aucune ombre ne venait assombrir cet homme au cœur ardéchois avec un mélange de Lozérien. Bien au contraire, il parlait de sa riche vie riche avec tant d'amour que les discussions stériles, les babillages lui semblaient superflus donc il finissait par les laisser de côté, et s'occupait essentiellement de sa famille, qui était bien plus importante à ses yeux.

Henriette, à travers son homme, a pu se construire tout en prenant confiance en elle, cela a permis à notre maman de devenir une femme plus ouverte aux autres. Pas facile, elle qui n'a pas eu d'aide, de soutien de sa mère ; maman a trouvé son chemin grâce à notre père qui l'a guidée pour qu'elle trouve sa place d'épouse et de maman. On dirait que leur vie sort d'un conte de fées, tellement l'amour est là même s'il n'est pas visible !

Henriette, cette Gardoise née à Nîmes, était fragile par la souffrance qu'elle a vécue, mais elle s'est battue pour exister, pour apprendre. Son chemin a été très long car quand on n'a pas de repères tout est bien compliqué. Son frère Jean, son aîné de neuf ans, l'a sortie de l'orphelinat et là, notre maman a essayé de construire sa vie avec ses maigres outils ; cela lui a été difficile car les seuls bagages qu'elle avait étaient bien maigres. Sa volonté de vivre, de travailler dignement était omniprésente, elle voulait connaître le bonheur, les belles choses bien que sa jeunesse l'ait dépourvue de toutes ambitions. Mais cette page de sa vie l'avait beaucoup marquée au point qu'elle parlait peu, et je comprenais son attitude. Mais c'était difficile peut-être, mon jeune âge y était pour quelque chose !

Maman avait un instinct maternel qu'elle m'a transmis, elle aimait beaucoup les enfants et leur donnait le meilleur d'elle-même, car cette maman-poule débordait d'amour dont elle avait été privée. Elle a su nous le donner sans limite, papa était heureux de voir notre mère ainsi. Un jardin qui prend naissance, des fleurs au parfum continu afin de chasser ses souvenirs noirs : voilà la nouvelle vie de maman !

L'imaginaire a pris un pas d'avance, et la réalité a effacé les traces, pour laisser place à un bonheur éternel. Que des images dans nos têtes, c'est beau d'autant que c'est l'œuvre de la fée-maman que j'aime. Le vide est pesant quand les personnes chères partent, tout change, nos piliers ne sont plus là ou plutôt c'est à nous de les construire pour prendre la place de nos parents, comme si c'était un devoir de générations ! Mais nous les enfants pouvons-nous avoir le poids, la capacité de remplir une mission, qui ne se termine jamais puisqu'il aura toujours d'autres générations derrière nous ?

Vivre sur les traces de nos parents peut paraître ringard, vieux jeu mais, peu importe, nos racines sont en nous, personne ne peut nous les enlever : cela est un trésor inestimable.

La vie d'Henriette et de Marcel semble un grand livre, leurs chemins se sont croisés d'une certaine manière pour qu'au final ces êtres découvrent un amour sincère et simple, qu'ils ont apprivoisé sans chichi. Cela a su donner à leur couple un attachement très profond au fil des années, même la dureté du quotidien n'a jamais altéré leur propre vie. Quel bonheur qui reste à l'infini dont le zéphyr vient caresser nos joues, afin de nous dire que votre présence est là pour nous accompagner dans toute notre existence...

Un bouquet dont les couleurs changent aux saisons

Une histoire, un tournant d'une vie sans parfois avoir espoir de sortir d'un enfer dont seul le quotidien est la misère qui perdure désespérément. Grâce aux deniers qu'il gagne durement, mon père réussit à transformer sa vie en quelque chose de plus éclairé, plus beau, plus humain et à apporter aux siens une certaine sécurité, un confort. Il arrive à tout embellir, et le quotidien devient léger comme une plume par rapport à celui que nos ancêtres ont connu et dont témoignent les quelques lettres que j'ai retrouvées au fond d'une malle dans un coin du grenier de mes grands-parents. Ces manuscrits ont jauni avec le temps, leurs écritures sont fluides et s'envolent comme si les mots étaient ailleurs ; l'histoire devenait si longue que les feuilles n'étaient pas assez grandes. Un héritage qui donne des couleurs devenait une suite de révélations. Chaque découverte me faisait voyager et mieux comprendre la vie d'antan. La poésie savait prendre une place qui aidait à donner un goût moins amer et plus acceptable à toutes les difficultés du quotidien. Marcel ne dévoilait pas tous ses secrets, comme s'il voulait qu'on perce les mystères de la famille, afin que ses descendants se rendent compte par eux-mêmes de la vraie vie, « Pas celle du magazine *Nous Deux* », comme disait souvent notre père.

Enfant, tout ça, c'était des mots qui nous parlaient en langage de gamins, et puis nous oublions très vite et retournions à nos jeux, à nos occupations, à notre vie d'enfant ou d'adolescent qui était plus plaisante que celle des adultes. Je ne restais pas insensible à tout ce vécu, mais au fond de moi je ne pensais pas que la vie d'avant était aussi dure. Peut-être parce que mes parents ne nous racontaient pas tout pour nous préserver. Par pudeur ils ne voulaient pas nous faire revivre la honte de porter des vêtements usagers, de supporter une certaine discrimination, de souffrir de famine et du manque récurrent d'argent : c'était la période du pain noir.

Drôle de cadeau qu'on a dans les gènes, dans les veines !

Certes on ne choisit pas sa famille, mais cela nous a fait grandir à travers les générations, afin d'exploiter cette richesse pour qu'au bout il y ait un arc-en-ciel dont les filaments multicolores nous donnent la direction d'un bonheur sans obstacle. Le legs familial a une part d'imaginaire, le rêve fait partie de nous, n'est-ce pas ?

Mon papa avait cette âme de battant pour lui et les autres. Quand ceux-ci faiblissaient, il savait transmettre son énergie comme une petite lumière qui guidait leurs pas vers des jours meilleurs. Sa bonté était si naturelle que tout ce qu'il accomplissait devenait un moment de partage ; la grandeur de ses actes avait une autre signification par l'ardeur qu'il déployait. Au final, il devenait un magicien sans baguette, mais peu importe, cela était à marquer à l'encre rouge tellement le challenge était unique et solide. L'admiration pour Marcel bousculait le quotidien de la famille ou de personnes extérieures, car nul n'était à sa hauteur. Sa grandeur était si extraordinaire que sa présence devenait indispensable. Je fais le portrait d'un père parfait à mes yeux, tout en lui était beau, mais l'usure du travail très jeune a vieilli son corps trop vite, et laissé des traces sur son visage et ses mains. Tout se dessine comme des sillons qui se creusent davantage et dont le temps ne fait rien pour le préserver. Derrière cela son élégance n'avait pas de prix, car Marcel aimait se faire beau et quand il portait le costume-cravate, c'était un autre homme qui savait plaire sans se forcer. Tout était si naturel : chaque geste, chaque pas, chaque discussion prenait des allures de fête dont il était maître au gouvernail. Nous le suivions, nous l'écoutions, nous nous laissions entraîner dans son monde du travail de la terre qu'il adorait, il en prenait une poignée comme du pain bénit, pour lui « C'est la terre qui nous nourrit ! »

Chaque année le premier mai nous plantions des melons, moi qui étais fille de paysan j'allais à la terre sans trop de motivation.

Je trouais le plastique avec mes doigts, mettais beaucoup de graines de melon dans chaque poquet pour finir rapidement. Papa le voyait d'un mauvais œil ; la colère montante, il était obligé de repasser derrière moi et au final je quittais la terre pour aider notre mère. Mon frère et ma sœur continuaient à planter les melons et à

leur retour, ils me faisaient comprendre leur mécontentement. Ils savaient que je n'aimais pas le travail de la terre, mais c'était plus fort qu'eux, ils m'attisaient et nous finissions par rigoler de mes maladresses de paysanne d'opérette. Ces souvenirs sont évoqués avec de nombreux autres, on n'oublie pas ces anecdotes, comme un patrimoine qu'on s'efforçait de préserver, en mémoire de nos parents qui ont beaucoup travaillé.

Cette sensation d'exister à travers Marcel et Henriette nous habite tous les jours, c'est comme une force intérieure qui nous pousse vers le haut, afin d'avancer et de nous battre, quoi qu'il nous arrive dans la vie. Mais la tournure de notre existence – nous les héritiers – semble nous échapper, car les aléas de la vie sont présents et nous rappellent notre place, sans pour autant négliger notre patrimoine que nos parents ont sué de leur front.

Des photos, des images, des tableaux, des cadres de photos, deux fauteuils vides, une maison familiale, qui nous parlent à chaque instant et dans lesquels nous puisons une énergie sans limites.

L'histoire est préservée grâce à nous, que cela est dur, dur de se retrouver orphelins comme maman plus jeune. La roue tourne, la vie nous prend nos êtres chers ; elle nous laisse des douleurs, de l'incompréhension parfois, des cicatrices qui ne se referment jamais car l'amour d'une maman et d'un papa est irremplaçable. La solidarité entre nous trois est semblable à un gros bouquet de fleurs aux multiples couleurs, et dont les pétales restent intacts sans jamais se faner, comme si toute cette puissance en nous était un tuteur. Je me laisse emporter par les mots, tant l'importance des situations est bien réelle, mais tourner une page de notre vie est compliqué car le rayonnement et l'influence papa et maman nous mettent des doutes et nous interrogent chaque fois ! Avancer, ne pas regretter ce qu'on a fait avant, que ce soit bien ou mal, on est présents, alors continuons à suivre ce chemin, traçons notre propre parcours, essayons de vivre en harmonie, chassons les mauvais souvenirs et cette lumière reviendra pour réchauffer nos cœurs meurtris par tant de douleurs.

Ce coin de Lozère, Montselgues, papa en parlait si souvent, combien ce *cousina*, cette soupe de châtaignes était une richesse qui l'avait beaucoup marqué et qui était restée ancrée dans sa mémoire.

Chaque cueillette de ce fruit était une véritable histoire, qui traverse le temps dont la beauté devient éphémère. Ces confitures que maman et moi faisons ensemble, c'était merveilleux, des moments d'échanges qu'on partageait entre mère et fille. Cela n'a pas duré assez longtemps, que de temps perdu maman !

« J'aurais aimé partager davantage de choses avec toi, mais ton ouverture vers les autres n'était pas facile, tu ne parlais pas beaucoup, et la foule te mettait mal à l'aise. Henriette, tu étais l'opposé de papa mais la différence ne se voyait pas dans votre couple, car l'amour était présent et devenait quelque chose de formidable entre vous deux. Une étoile brillait au-dessus de vos têtes pour vous conduire sur un long chemin, vers une paix intérieure. »

Certes les mots sont là pour évoquer votre mémoire, vos âmes resteront éternellement au Moulinet et nul ne changera votre histoire qui reste unique. Un bel héritage, merci Henriette et Marcel...

L'engouement de toutes ces générations en fait quelque chose d'exceptionnel, la personnalité de chacun donne une allure de voyage, de vacances par les transformations qu'il fait selon ses idées et ses convictions. Cela amène parfois des réflexions : doit-on se séparer du mobilier familial ? Oublier tout ce qui touche à notre propre famille ? Complicé de répondre !

Ou plutôt je dirais : vivons avec notre temps et ne renions pas nos ancêtres, bien au contraire ; apprenons une page d'histoire, arrêtons de trouver cela vieux jeu, démodé, conservateur, nos parents ont su s'accommoder de cette vie donc continuons à garder les valeurs de la famille que Marcel a su nous transmettre avec son tempérament de Gavot ardéchois, dont le sang coule dans nos veines.

Mon frère, ma sœur et moi-même vivons avec le souvenir de nos parents, tout en avançant dans nos vies personnelles. Cette force intense nous donne des ailes comme l'hirondelle qui avait fait son nid dans le garage ; chaque année à l'approche du printemps, papa enlevait le hublot pour que l'hirondelle du Moulinet revienne à sa place. Maman lui parlait comme à un enfant ; cela semble bizarre d'entendre mes parents qui s'étaient attachés à cet oiseau, qui apportait du bonheur et une note d'exotisme lors de son arrivée.

Que des choses qui embellissaient le quotidien d'Henriette et de Marcel, cela devenait un réel besoin pour sortir très simplement d'une routine, d'une monotonie.

Vivre à travers nos parents semble invraisemblable, mais il faut apprendre et construire notre propre vie. Leur chemin ne se terminera jamais puisque nous sommes là, et poursuivons cette aventure maintenant tous les trois, nous les héritiers d'un bonheur sans faille, et résidons toujours au Moulinet, le berceau de nos parents. Appliquer de bonnes choses au bon moment, aborder les obstacles en réfléchissant afin d'éviter les pièges, la mesquinerie humaine, la jalousie qui rongent un avenir prometteur dans tous les sens du terme.

Les mots que j'utilise peuvent apporter des confusions, et pourtant cela est bien réel, aurons-nous la volonté, la fermeté, la conviction de porter le flambeau hérité ? Certes, nous avons des capacités à entretenir la mémoire de nos parents, tout est en nous. Cette maison familiale dont la richesse ne compte pas tellement est remplie de souvenirs qui nous parlent, ses murs sont des passe-murailles et leur transparence laisse apparaître les visages de Marcel et d'Henriette. J'enveloppe tout cela dans une poésie qui est si tendre, si touchante que nul ne peut se résoudre à oublier cette histoire.

Chaque élément nous propulse dans un monde mystérieux et surprenant par la beauté sublime. Mais à côté de cela les mots nous pèsent, car nos pensées sont si imbibées de la présence de papa et maman, que le quotidien devient difficile, et nous cherchons des repères, comme dans le conte de Perrault, *Le Petit Poucet*.

Leur aide ne venant pas, nous les appelons : le seul son que nous entendons, ce sont les échos de la montagne... et plus loin nous percevons le ruissellement de cette source dont l'eau est parfaitement limpide, au point que des visages apparaissent, souriants comme pour nous dire que nous sommes sur la bonne voie. Tout est rassurant, alors nous continuons à avancer sans jamais nous arrêter, peu importe si cela n'est qu'une illusion passagère. Le principal c'est de croire à nos convictions et de nous battre pour un avenir toujours meilleur malgré le manque. Toujours des mots qui savent nous apaiser, nous apporter un espoir nouveau pour vivre notre propre histoire, dont les lendemains seront la continuité de nos

rêves, de nos projets et de nos joies qui seraient d'infimes particules dont la tempête préserve le plus tendre et balaie tous les désagréments. Je me rapproche d'eux d'une manière totalement différente, mon imagination se promène quelque part dans la Lozère, l'Ardèche et le Gard. Je suis bien car leurs âmes n'ont jamais disparu. Toi papa, toi maman, votre vie a été un parcours d'obstacles, vous avez su y faire face, vous y êtes arrivés par votre courage que vous avez su nous transmettre, quel beau cadeau !

Cette vie de souffrance, ponctuée de quelques pauses pour mieux repartir, sans jamais se plaindre et toujours avancer, c'est la devise de nos parents, qui eux-mêmes, l'ont endurée. Alors, continuons et les pensées de Marcel et Henriette seront dans nos cœurs pour l'éternité.

La bouffée d'un air pas ordinaire

Papa fumait des Gauloises depuis son service militaire, cela lui donnait une allure d'homme chic. Lui qui était plutôt simple, sans manières, bel homme à la chevelure brune, au teint mat et d'une jolie prestance. Quand j'écris chaque chapitre de cette famille qui est la mienne, je vais de découverte en découverte, je suis émerveillée par les tâches qu'elle a accomplies alors que les moyens étaient restreints. Ils voulurent, par la force de leurs bras à tous deux, construire une autre vie plus solide et moins précaire. Le temps a été leur allié sans démesure, sans superflu, mais un nid douillet dont chaque mètre carré de cette maison devenait un vrai cocon.

L'importance que nos parents apportaient aux petits détails ne faisait qu'embellir ce coin de paradis dont le crépi bleu ciel, semblable à un horizon, était plus apaisant, plus confortable, sans rien autour, ou plutôt noyé dans la nature qui était là pour rappeler la dureté de cette terre qui nourrit encore et encore !

Cette vie de labeur, ils ne l'ont pas oubliée, ils avancent et créent autour d'eux une armure, une barrière comme pour se protéger des mauvaises ondes. Le ressenti de la maison familiale est si fort qu'on ne veut pas en sortir, tellement on s'y sent si bien ; chaque recoin ouvre des senteurs qui nous poussent à découvrir ce qui se cache derrière. D'autres portes, d'autres pièces, nous projettent dans un monde imaginaire dont on ne saisit pas toujours le sens des choses et des éléments qui font l'histoire transformée et envoûtante à la fois, comparable à un scénario de film sans fin... Les souvenirs que j'ai eus sont minimes et grands à la fois, car mes périodes d'enfant, d'adolescente, d'adulte ont été entrecoupées d'événements qui m'ont touchée au plus profond de moi, et cela m'a ouvert les yeux sur ce monde qui n'est pas celui des « Bisounours », mais au contraire un combat de chaque jour. Comme disait mon père :

« Prends ta vie en main, ne laisse personne décider pour toi.

— Mais papa, on a besoin d'aide parfois.

— Fais marcher ta tête et tu trouveras l'aide dont tu as besoin. »

Il ajoutait : « Tu crois, quand j'ai commencé à travailler, que le patron s'est posé des questions, je me suis mis au travail sans rechigner. »

Devant cette conversation, je ne pouvais que m'incliner tout en regardant mon père droit dans les yeux. Un silence s'installait quelques secondes et puis comme si rien ne s'était produit, nous reprenions nos occupations.

Mais au repas de midi, je relançais la conversation avec mon père :

« Papa, la vie est bien compliquée !

— C'est les gens qui se compliquent, il ne faut pas attendre que les situations deviennent ingérables. Au contraire il faut prendre les problèmes de suite... Tout problème a une solution.

— Vu ainsi, la vie est plus simple. Merci papa ! »

Nous poursuivions le repas, animé d'autres conversations diverses ; chacun de nous était heureux par tant de partage et d'humanité que des éclats de rire et des sourires accompagnaient ce moment convivial. Et puis en fin de repas j'allais rejoindre mon père qui s'était installé dans un relax sous la treille avec un bouquin. Je l'admirais de le voir si costaud, la tête bien sur les épaules, mon papa était quelqu'un d'extraordinaire. Dans ces moments-là, il me lançait un regard tendre et j'étais heureuse. Toutes ces images qui repassent dans ma tête sont des souvenirs que je garde intacts dans ma mémoire, comme si ce besoin de m'accrocher était nécessaire pour trouver l'énergie au quotidien. Je me surprends parfois moi-même par cette volonté, cette rage de toujours voir plus loin. Ce courage s'est développé au fil de ma vie, grâce à papa et maman, dont l'ambition était d'avancer, de rester très simples sans chichis ni manières. Je m'interroge souvent sur les passages de leurs vies respectives et j'en conclus que j'ai eu des parents qui ont eu de la poigne et des buts. Toutes ces transmissions me font fondre de bonheur devant leur réussite. Mais cet héritage a une valeur inestimable, car la grandeur de leurs actes et la continuité de la famille ont une importance capitale à mes yeux. C'est comme une bulle

qu'on entretient de génération en génération. Quand on y réfléchit enfant, on façonne notre vie à travers nos parents ; mais adulte, prend-on un autre chemin ou bien suit-on les traces de papa et maman ?

Les liens du sang sont bien présents, une partie de nous les enfants, nous ne voulons pas tourner les pages, ni renier ce passé, nous vivons avec... Nous changeons certes, mais notre mental nous pousse à puiser tout au fond de notre mémoire, à retrouver les bases que Marcel et Henriette nous ont apprises. Seuls les costumes nous rappellent le temps qui passe, et dont les changements de couleur sont semblables aux saisons. Les dates viennent hanter nos esprits, nous rappeler le manque de nos parents, et à ce moment-là, cette souffrance est palpable par des musiques, des photos, des paroles dont on se souvient ; les larmes arrivent et les mots ne sortent pas tellement on se sent abandonnés. Et puis une petite voix résonne au fond de nous, des paroles apaisantes nous parviennent et on reconnaît ces bruits, ces messages, c'est Henriette et Marcel qui nous disaient : « Séchez vos larmes, nous sommes là ! »

Devant tant d'émotions, de ressentis, nous retrouvons une énergie qui nous stimule pour avancer dans notre quotidien afin de reléguer dans le coin de notre mémoire la perte de nos parents. Notre force est multipliée par trois et notre vie personnelle reprend son cours comme s'il y avait eu un arrêt sur image. Là, comme par magie, les actes deviennent d'une facilité déconcertante, et nous avançons avec plein de projets en tête, sans jamais oublier ces valeurs qui donnent une grandeur à nos existences. La création, l'ambition, l'attachement redonnent des lendemains plus agréables par l'enthousiasme que nous mettons en œuvre pour réussir et continuer la voie tracée par nos parents. Les difficultés de ces chemins ne sont pas apparentes, comme si tout cela était invisible à l'œil et semble sortir d'un livre, de notre imagination. Et pourtant c'est la réalité de cette vie que nous voulons vraiment. Pour un enfant, une maman et un papa ont des devoirs et quand l'adulte est à son tour parent, la vision garde-t-elle la même image ?

Mais cette descendance, avec l'éducation qu'elle a reçue, a-t-elle l'envie forte de poursuivre le chemin tracé par ses parents ?

Notre fierté en prend un coup, notre détermination est omniprésente, la conjoncture de la vie en décide autrement et là faut-il demander pardon à nos parents parce que nous n'avons pas su appliquer les bonnes mesures au bon moment ? Nous seuls avons les solutions et notre destin c'est nous qui le choisissons, même si nous commettons des erreurs, nous les corrigeons et nous veillons à ce qu'elles ne se reproduisent plus. Ces situations sont difficiles, mais nous les affrontons avec une certaine rage, car nous repensons à toutes ces phrases, ces mots qui sont là pour dire : « C'est réglé, passez à autre chose. »

À ce moment-là, un brouillard très épais couvre cet horizon, puis se dissipe pour laisser un quotidien plus serein ; le sourire revient, le moral aussi et puis nous nous envolons pour poursuivre d'autres buts, pour toujours avancer.

Ce coin de paradis que nos parents nous ont cédé est rempli d'histoires avec un prolongement de leur vie, comme s'ils étaient encore là. Cela fait penser au film *Le Clan des Siciliens* car nos parcelles en indivision ne forment qu'un grand terrain que nous ont légué nos parents et nous en sommes indéterminables. Mais la division et la promiscuité des terrains pourraient perdre son charme, par dispersion de la famille et vente à des étrangers, comme si le temps passait trop vite et que les nouvelles générations ne voulaient pas s'encombrer de ce patrimoine familial, car leur vie est toute tracée. Ils viennent au Moulinet pour quelques occasions, sont reçus chez leurs parents et s'en servent de résidence secondaire, c'est dommage !

Mais nous, Sonia, Martine et Michel, gardons cette terre riche en souvenirs qui nous donnent une certaine foi pour nous sentir libres de vivre, sans jamais oublier nos racines saint-ambroisiennes. C'est comparable à un diamant dont les facettes renvoient les couleurs de l'arc-en-ciel qui ne disparaissent jamais, comme s'il y avait une bonne étoile qui veillait sur nous tous. Tout est si extraordinaire que nous nous laissons transporter sur un nuage dont le voyage n'a pas de destination fixe. Notre imagination est si grande que toutes les découvertes qu'on retrouve en chemin nous rappellent des souvenirs, une certaine nostalgie qui nous habite comme une seconde peau.

Nous préservons cette authenticité pour ne pas oublier ce papa et cette maman qui ont tant donné pour que nous vivions à l'abri du besoin. Henriette et Marcel ont pâti mais ils ont su garder la tête froide, affronter ensemble les galères et en sont sortis victorieux, car leur force était leur atout principal pour vivre sans penser au lendemain, mais au contraire être heureux au présent. Tout est si perceptible que nos mains ressentent cette chaleur qui brûle nos doigts.

Mais si nous retournons en arrière dans le destin de Marcel, il y a un grand respect de la gent féminine, cela semble invraisemblable et pourtant c'est réel. L'homme entouré de femmes a su, à travers ses sœurs, donner une image très valorisante des femmes.

Et là j'entends : « Les femmes doivent travailler pour garder leur indépendance », comme le disait papa. Si tout devenait si simple sans rien faire, l'ennui et l'oisiveté ne s'installeraient-ils pas ?

Possible, la liberté de faire ce que nous aimons, nous les femmes, ne s'arrête pas mais au contraire elle évolue avec la vie d'aujourd'hui. Tout est si beau dans les messages de papa, que nous ne pouvons que nous en inspirer à travers des discussions et des écrits, cela devient mythique. Mais cette terre généreuse dont l'étendue nous parle comme un livre nous raconte la difficulté du travail fourni, les heures accomplies, l'énergie dépensée par nos parents sans limites, cela n'est-il pas beau ?

Pour répondre, il faut avoir vécu dans ce contexte, et toucher les choses du bout des doigts et là, notre mental, notre subconscient et notre imagination nous dévoilent les merveilles d'une famille du terroir.

Je m'interroge : pourquoi tant de valeurs, pourquoi tant d'acharnement, pourquoi tant de points d'honneur ?

Une seule réponse me traverse l'esprit : c'est papa et maman qui ont travaillé pour donner une âme à cette chère terre qui sut leur rendre par des récoltes généreuses. Cette bouffée extraordinaire continue à nous faire voyager à travers les péripéties d'une très longue histoire, qui s'étend de génération en génération, dans ce paradis qui offre une multitude souvenirs et de ressources qu'on

ne devine pas, tellement la beauté est comme un tableau qui se métamorphose de jour en jour, par les couleurs qui nous rappellent que rien n'est terminé. Tout est à poursuivre afin que l'histoire de ma famille ne soit jamais mise aux oubliettes, mais au contraire écouter pour connaître les vraies valeurs...

Une maman dans l'ombre de mon père

Henriette est une femme meurtrie par une vie à laquelle rien ne la prédisposait à être heureuse. Elle n'a pas connu son père géniteur et dans sa prime enfance, jusqu'à ses cinq ans, elle n'eut que peu de bonheurs qui se comptent sur les doigts d'une main. Les personnes qui l'entouraient étaient néfastes à son épanouissement futur, ma maman n'avait pas vraiment eu de points de repère ni de bases pour trouver sa place dans ce monde qui lui offrait de l'insécurité et pas d'amour. Elle avançait sans savoir où elle allait, sans savoir que faire, abandonnée par sa mère dans un orphelinat. Mais à l'âge de quatorze ans, sa vie prit une autre tournure grâce à son frère, qui dès sa majorité à vingt et un ans, la sortit de l'orphelinat d'Anduze ; un moment de partage est né entre la sœur et le frère, une complicité. Alors un bonheur s'installe, et la fait grandir plus paisiblement malgré la souffrance intérieure. Aux yeux d'Henriette, son frère Jean était le Messie, la Providence qui la prit par la main, qui la guida au mieux dans cette vie qui n'était pas facile. Cette ouverture vers d'autres horizons, notre mère a su la saisir avec beaucoup d'hésitation car elle était psychologiquement fragile et s'était enfermée dans une bulle qui lui laissait peu d'espoir de vivre sa vie comme elle voulait. Son instruction était rudimentaire, elle avait appris à lire seule, elle avait pris goût à la lecture. Certaines personnes profitaient de sa naïveté et n'avaient aucun scrupule à lui donner des tâches bien trop dures pour son jeune âge. Jean veillait comme il pouvait sur sa cadette, lui aussi avait souffert de la séparation d'Henriette pendant quinze années. Leur histoire était si forte qu'elle était devenue fusionnelle, chaque sortie ensemble était de la joie, du plaisir qu'Henriette découvrait car elle en avait été privée jusqu'alors ; entre son beau-père malveillant à son rencontre